

Pourquoi hélas ! cette cloche au métal d'abord vierge, que Victor Hugo s'était plu à donner comme symbole de son âme lorsqu'il puisait ses inspirations aux mêmes sources que l'auteur du *Génie du christianisme* dont il avait dit, tout jeune : "Je veux être Chateaubriand ou rien" ; pourquoi, dis-je, cette cloche qui a fait entendre de si merveilleux sons, a-t-elle connu si tôt les fêlures et s'est-elle, au cours de sa longue carrière, recouverte de l'épaisse et crasseuse patine de toutes les erreurs, même les plus grossières ! (1)

Je sais que vous avez bien autre chose à faire,
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous.

Aussi ce n'est pas sans danger intellectuel et même moral que le jeune enthousiaste de Victor Hugo dévore inconsidérément tout ce qu'a produit sa plume par trop féconde. Or, depuis le temps qu'il fut simple étudiant, Fréchette a toujours été un admirateur, je dirai passionné, du chef romantique, et si pour des raisons susmentionnées, il était prémuni contre ses erreurs religieuses, il n'a pas laissé que de tomber en certains de ses travers et de ses défauts de style pour aller jusqu'à épouser ses idées républicaines !

Mais bien que préférant, comme forme de gouvernement, au régime monarchique le système républicain (2) qu'il appelait de ses vœux à lui être universellement substitué, il admit une exception qui fait honneur, chez lui, au chrétien, par son bel hommage rendu à la papauté.

" Il est une royauté, écrivait Fréchette en 1890, toujours vivace, toujours vénérée, et qui sera éternellement acclamée par les sympathies et la reconnaissance des peuples : c'est celle du chef suprême de l'Église, celle qui règne au Vatican." Et le poète terminait par ce cri du cœur : O Papauté !

Et, dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps (3)

LOUIS FRÉCHETTE.

Nous pourrions multiplier nos citations pour établir que Fréchette s'est montré constamment fidèle à sa religion, mais nous nous contenterons de rappeler l'édifiant spectacle de sa conduite exemplaire comme chrétien, durant les cinq années qu'il vécut sur la terre d'exil à Chicago. "Que de fois, nous disait quelqu'un qui l'a bien connu alors, ai-je vu Louis Fréchette répandre des larmes au chant, à l'église, de cantiques pieux qui étaient l'écho de ceux qu'il avait entendus à Québec ou à Lévis ! Il ne manquait jamais les offices paroissiaux du dimanche ; la foi vive et simple des rudes travailleurs qu'il coudoyait était sienne, et il lui est arrivé de me dire : *Après tout, les prêtres ont raison, la religion est bien par excellence la grande consolatrice dans les épreuves d'ici-bas.*

(1) *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris* sont à l'index. On a dit de Victor Hugo qu'il est une antithèse vivante : dans presque tous ses ouvrages, en effet, à côté de passages d'une superbe envolée, s'en trouvent d'autres qui étonnent par leur étrangeté et témoignent d'une certaine aberration d'idée ou d'un manque de goût complet. Ainsi la pièce si connue dont nous venons de citer deux strophes en contient quelques-unes où l'auteur me semble reprocher à Dieu sa dureté, telle celle-ci où le poète s'adresse à la Divinité en ces termes :

(2) Fréchette a publié, sous le pseudonyme de Cyprien, une *Petite histoire des rois de France*, brochure de 125 pages, qui n'ajoutera rien à sa renommée et où il étale avec complaisance les hontes et les turpitudes de la monarchie française, à l'instar toujours de son maître Victor Hugo, dans ses drames surtout : *Le Roi s'amuse*, *Marion Delorme*, etc.

(3) *Le Canada-Français*, année 1890, p. 238.